



JEAN-MICHEL
RUDEAU

La Voiture américaine

LA FRANCE DES « ANNÉES 50 »
EN TOILE DE FOND
D'UN RÉCIT BOULEVERSAANT

Jean-Michel Rudeau

La Voiture américaine

© Jean-Michel Rudeau, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-2013-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ni la vie ni la mort ne sont éternelles.

À mes parents.

1

Nous partions toujours en vacances un quatre juillet, le chiffre quatre portait chance à maman. Cette journée de 1957 avait été chaude, caniculaire, j'avais six ans et j'attendais avec impatience l'arrivée de mon héros de père qui devait nous conduire à la gare de Lyon dans sa belle voiture américaine. Nous habitions Orly, dans le quartier du Parc, le bas d'un petit pavillon des années trente au mouchetis couleur cendre.

J'étais l'enfant unique de Jacques et de Jeannette, ayant pour seul compagnon de jeu Bernard, que j'appelais aussi « le copain Dard ». Il vivait à l'étroit avec son frère et ses parents dans un deux-pièces à l'étage, nous disposions d'une même surface au rez-de-chaussée, un appartement providentiel qui s'était libéré à ma naissance en pleine crise du logement.

Mon père était un séducteur, un brun aux yeux de jais avec un regard perçant, qui scrute et envisage. Ma mère était une jolie blonde, élégante et réservée, au sourire franc et au regard limpide.

Nos vies se ressemblaient, Bernard et moi, mais son univers m'apparaissait plus terne, plus éloigné du mien. J'y voyais naïvement deux raisons essentielles : ses parents ne possédaient qu'une *Peugeot 203*, version commerciale, achetée d'occasion, et puis Bernard, lui, ne quitterait l'Allée du Parc que dans un mois pour Gevingey, un trou perdu dans le Jura.

Le copain Dard était d'une jalousie malade à mon égard, et l'imminence de mon départ pour Cannes me permettait de marquer un point décisif sur le prestige comparé de nos destinations de vacances. Nos parents entretenaient des relations amicales, mais ils étaient aussi nos propriétaires, une distinction qui suffisait à corser nos rivalités enfantines. Nous partagions la même maison, mais pas le même espace de jeu, un robuste grillage à croisillons délimitait nos territoires en séparant nos deux cours. Pour décourager toute migration et tout risque d'affrontement, ce qui était habituel, nos mères avaient pris soin de neutraliser par de la grosse ficelle, l'unique section interrompue de la clôture ; une faille localisée, mais une voie secrète qui permettait d'infiltrer nos domaines respectifs. Pour parvenir à nos fins, une association de moyens s'organisait à leur

insu, il nous suffisait alors de soulever le cordage sur quelques centimètres pour nous affranchir de l'interdit et pénétrer d'un coup, chez l'un, chez l'autre. Nos caractères étant incompatibles et nos querelles inévitables, chaque rencontre se soldait par un conflit qui débouchait sur une bagarre. Justice faite, chacun regagnait son pré carré, une rixe explicative qui purgeait le désaccord en nous réconciliant provisoirement. Nous prenions soin, après la bousculade, de tout remettre en place à l'identique, nous redoutions qu'une fois repérée, la porosité de la frontière ne soit contrée par une entrave infranchissable.

Bernard s'exposait de surcroît, aux affres du martinet familial en cas de flagrant délit.

Notre porte d'entrée disposait en sa partie supérieure, d'un barreaudage en fer forgé protégeant un vitrail de forme hexagonale. Sous prétexte d'une question anodine, d'un rappel du règlement ou du contrôle d'un visiteur, l'ouverture inopinée de l'écoutille permettait de surveiller la sérénité de nos jeux et de limiter provisoirement les risques de récidives.

Cette belle journée avait pourtant mal commencé pour Bernard, tôt le matin, il était descendu de sa vigie – leur fenêtre de salle de bains – je le découvrais méconnaissable, boursoufflé, écarlate, copieusement badigeonné de *Mercurochrome* du menton jusqu'aux oreilles. Au cours du petit-déjeuner, à l'occasion d'un différend plus animé que d'habitude, son frère lui avait brusquement envoyé à la figure le contenu bouillant d'un bol de chocolat, une agression qui lui causait d'impressionnantes brûlures sur toute la face. *L. S.K-C.S.KI* martelait pourtant la réclame, la publicité de l'époque. Pour justifier un tel emportement, je supposais qu'il avait dû braver l'extrême irascibilité de Pierrot, qui, depuis quelque temps, manifestait aux yeux de tous une susceptibilité aussi étrange que persistante. Par solidarité pour Bernard, j'avais adopté l'air compatissant qui s'imposait. Avec toutes ces cloques sur le visage, mon pauvre copain faisait peur à voir, toutefois, d'après le médecin de garde appelé d'urgence, ces lésions spectaculaires ne devaient pas lui laisser de séquelles définitives.

Bernard semblait avoir grandi trop vite, maman disait qu'il faisait du rachitisme parce qu'à Gevingey il ne voyait jamais le soleil. Il est vrai qu'il avait un peu de ventre et que son allure cambrée vers l'arrière le rendait filiforme. Il était rouquin, frisé, et constellé de taches de rousseur. En toute saison, on l'affublait d'un pull-over jacquard, tricoté maison, fatigué aux manches et hérité

de son frère. Il diffusait dans son sillage, l'odeur entêtante des boulettes de naphthaline ayant imprégné la laine trop longtemps. Ce pesticide nauséabond éliminait les mites, mais saturait aussi les vêtements en s'évaporant dans les armoires. Bernard empestait le camphre de goudron, il était l'ami de circonstance, nous avions le même âge, nous ne nous étions pas choisis.

Après l'inquiétant dérapage du matin, le copain Dard, qui comptait bien sur une ferme intervention paternelle pour sanctionner Pierrot, s'impatientait comme moi de la venue de son père. Engagé promptement à remonter, c'est en ronchonnant qu'il interrompit sa garde, et regagna l'étage afin de se soumettre à sa fastidieuse séance de gymnastique corrective. Il souffrait d'une scoliose, et sa mère, Antoinette, contrôlait la stricte exécution des mouvements de rééducation prescrits par la médecine sociale. Bernard fréquentait le dispensaire d'Orly, une consultation économique n'impliquant pas l'avance des soins.

— Un comble pour des propriétaires !

Brocardait mon père, qui s'enorgueillissait de faire suivre ma paresseuse croissance en cabinet privé par un ami médecin, je l'appelais familièrement « le docteur Marc ».

Je restais seul dans mon allée, pour contrôler les quelques véhicules qui s'engageaient dans notre rue, sans illusion toutefois quant à la chronologie des arrivées. Représentant en vins et spiritueux, pour le compte de monsieur Site, viticulteur jurassien, André Bonin, le père de Bernard, s'annonça le premier, miraculeusement indemne d'une tournée bien arrosée dans les Pays de la Loire. Il garait sa *Peugeot* en respectant toujours le même rituel. Il stationnait d'abord quelques instants en barrant la rue de notre 24 ter Allée du Parc, puis descendait de sa voiture en dégageant la portière du conducteur avec le pied. Le moteur pétaradant, ne parvenant plus à conserver son ralenti, calait généralement pendant qu'il déployait les deux battants de son portail. Après quelques hésitations de trajectoire pour rejoindre l'automobile, il redémarrait en trombe et disparaissait dans son garage, soignant l'éclat de sa manœuvre par un ronflant crissement des pneus. Il était long, un peu dégingandé, s'affublait d'un imperméable beige, et pour masquer une large calvitie, n'ôtait jamais son feutre. De sa courte carrière de gardien de la paix, il avait conservé sa carte tricolore et son sifflet de service, deux accessoires de l'administration dont il abusait régulièrement pour dégager sa voiture, piégée dans les embouteillages. Une bouffonnerie balourde affublait le personnage ; au gré de sa fantaisie, il testait

sur ses semblables, des effets comiques de corps de garde qui pouvaient s'avérer plus pathétiques que spirituels. Ses numéros éculés étaient rarement de bon goût, et ses pitreries paillardes avaient le don d'exaspérer ses infortunées victimes. Sa plaisanterie préférée consistait au cours de repas amicaux, et quand elles se distinguaient par un savant crêpage, à ébouriffer la chevelure des femmes qu'il avait à sa table. Un humour de chambrée qui provoquait son hilarité, mais également les protestations feintes et convenues d'Antoinette.

— Ah ce Dédé, j'vous dis, quel numéro !

Concluait-elle alors, avec une affectation très ajustée. Vingt ans de mariage à ses côtés auraient pu la rendre transparente, elle n'était qu'effacée. Elle proférait sur autrui des jugements péremptoirs, hâtivement fondés sur de bien frêles certitudes. Ses commentaires sur l'entourage, dilués dans une infranchissable logorrhée, regorgeaient toutefois d'anecdotes et de révélations pouvant s'avérer aussi cruelles que savoureuses. Ce jour-là, ses commérages portaient sur le décès subit d'un voisin qu'elle disait « mort par les jambes », une formule imagée de son cru, l'infortuné quidam succombant au terme d'une artérite rebelle.

André s'intéressa à mon actualité et m'interrogea pour la forme sur notre horaire de départ. Pour cet événement qui me tenait à cœur, je l'avisais que le *Train bleu* quitterait la gare de Lyon à vingt heures dix précises. En découvrant André plus enjoué que d'habitude, il m'apparut nécessaire de le préparer au choc qui l'attendait en retrouvant Bernard. Je cherchais vainement la formule me permettant d'allier réalisme et précautions oratoires, pour finalement lui proclamer, sans ménagement, que son Bernard avait brûlé ! Saisi d'effroi par cette brutale information, il s'esquiva sur-le-champ et regagna l'étage en quelques enjambées. Après un long silence, une vive explication débuta, nourrie de puissants éclats de voix, soutenue par un sermon viril. La discussion restait toujours audible depuis le rez-de-chaussée, malgré la fermeture précipitée des fenêtres indiscretes. À l'issue de cette instruction musclée, Bernard réapparut victorieux, ragaillardi par le verdict paternel qui condamnait Pierrot en le privant dorénavant de toute sortie. Un arbitrage favorable qui lui permettait de reprendre l'avantage dans leurs rivalités fratricides. Le triomphe de Bernard ne détourna pas ma vigilance, nous partions ce soir pour le Midi, et l'arrivée de mon père monopolisait désormais toute mon attention.

Deux fois par semaine, maman raccompagnait madame Pezeau jusqu'à la grille. Nous n'étions pas encore propriétaires, mais, pour souligner la

flamboyante ascension sociale de mon père, nous avions engagé une femme de ménage qui se prénomait Tranquille. D'origine napolitaine, elle assurait chez nous quelques heures de travail domestique. Sa présence à notre domicile flattait ainsi l'orgueil de mon père et suffisait à la fierté de ma mère.

Tranquille nous embrassa chaleureusement, une effusion à l'italienne pour nous souhaiter de bonnes vacances, maman en fit autant, négligeant dans l'accolade que celle-ci n'en prenait pas.

Mon père était imprésario, installé à Paris au numéro 58 du Boulevard de Strasbourg. Il avait téléphoné pour justifier de son retard. Comme à l'accoutumée, l'alibi était d'ordre professionnel ; la signature d'un contrat, âprement discuté avec un artiste, l'avait retenu à son bureau bien au-delà de l'heure promise. Jeannette avait la capacité de pouvoir l'attendre sans jamais manifester la moindre impatience. Avec le temps, elle avait d'ailleurs consacré cette prédisposition naturelle en vertu cardinale, qu'elle érigeait en principe supérieur de sagesse. Avec jubilation, Bernard m'annonça qu'il dînerait sur sa terrasse — Une plateforme accessible formée par la toiture de leur garage — une dérogation à l'ordinaire qui apaiserait provisoirement les vives tensions de la journée.

Dîner dehors les soirs d'été ! Il savait combien cela m'était cher, mais l'exiguïté de notre cour ne le permettait pas, c'était bien pour cela d'ailleurs qu'il exultait autant.

Une petite allée bordée d'iris, un jardinet en contrebas colonisé par une tortue, trois aucubas, un lilas mauve et une glycine, tel était mon royaume. J'allais le quitter sans trop de nostalgie jusqu'à la prochaine rentrée scolaire, puisque nous partions en vacances durant deux mois et demi, un luxe incomparable dont s'honorait mon père.

L'impact que produisait l'entrée de l'imposante voiture américaine braquant difficilement ses flancs blancs à l'angle de notre rue, déconcertait généralement quelques badauds ou riverains interdits par le prestige de la berline. La pompe de l'arrivée pouvait d'ailleurs s'amplifier par la notoriété, ou bien la parenté des relations croisées sur le trajet. Par chance, la prestation de ce soir était idéale, spectateurs malgré eux, installés aux premières loges, nos propriétaires, rassemblés au grand complet, festoyaient sur leur terrasse. L'élégante *Ford Fairlane* s'immobilisa avec une distinction qui renvoyait la 203 pétaradante du